

Jean Mazeufroid

## Attirances passagères

Né en 1943 à Limoges, Jean Mazeufroid est devenu instituteur. Il partage sa vie entre la poésie et la peinture.

Il publie son premier recueil en 1963, *Étoiles dans l'arsenal* (Éditions Guy Chambelland, Cahiers du Pont de l'Épée), et publie régulièrement dans différentes revues (Promesse, Souffles, Four Roses) et ses textes paraissent souvent de manière artisanale. En 1989, il fait éditer *Djinn* aux Éditions À Cœur Joie de Lyon et *Ni jamais ni toujours* aux Éditions du CAUE en 1992. Il a écrit aussi des textes pour la scène, comme *Romans courts* (1986) et *Les Passagers de la Marie Suphur*.

À partir de 1971, il est membre du groupe *Textruction*. Il participe à sa première exposition de groupe en 1974 au Studio F 4 de Bordeaux. Il appartient au cercle des artistes du collectif *TP/Travaux pratiques* à la fin des années soixante-dix. Il a plusieurs expositions personnelles dont *Glossolala* à l'Abbaye Saint-André (Meymac) en 1985, *Écholalie* à l'École Nationale d'Arts Décoratifs de Limoges (1987), *Les tissages, métissages*, École Régionale des Beaux-Arts (Clermont-Ferrand, 1989), *Ironies*, CAUE (Limoges, 1993). Il est présent dans expositions collectives telles que *Textruction*, Institut Contemporary Art (Londres, 1973), *Les Écritures dans la peinture* (Villa Arson, Nice, 1980), *Les Années 60* (Abbaye Saint-André, Meymac, 1986).

Sa fille m'a adressé ce poème écrit en 1998 : « La mort est la sortie la plus courte/L'art est la sortie la plus longue/L'art c'est la courbe/La mort c'est la corde. »

Il disparaît en 1991.

Gérard-Georges Lemaire

*Jean de la Croix :*

L'amour pourrait être la nuit noire

Mais si

Je voulais seulement être l'ombre,

L'amour serait moins noir,

Éclairé par sa part d'ombre.

Si le noir était éclairé

D'un seul coup

Je pourrais laisser tomber ma part d'ombre

Dans l'escalier

Avec un bruit

De vaisselle. Si

L'on me demandait

qui je suis

Dans mes chaussettes d'être

Et vertes

D'avoir march-

É dans l'été,

Je serais muet. On ne  
Verrait ni les assiettes  
Ni  
L'ombre que je fais en les cassant  
Pour l'amour du risque  
Et du noir  
Condensé  
Dans le noir sans voix  
Sans ombre  
Portée.

Arc de la.  
Nuit La raucité.  
De la voix la nuit.  
Sonores fruits.  
Nocturnes qu'écrase l'opacité.  
Quelle couleur tue, dans le moût muet,  
Où voici la voix,  
Le grenu du.  
Temps le.  
Bord dangereux  
Qui arase  
L'arête de. La voix  
Et sa fuite  
En palissades.  
On sentirait le vert  
Mais. Silence.  
Feuillages tus.  
Dans la nuit. Qui en voit.  
Le verre. Ou l'éclat de.  
Vénus quand s'écrasent  
Les. Pulpes ou le rouge  
Clos.  
Flamboisement mat. Qui  
Le voit  
Des grenades nocturnes  
Et des aromates chus  
Sur la planète  
D'une voix.

*Ezra Pound :*

Oui, oui, comme explosait le professeur  
Des ff de son diable  
Aux mancherons si phonétiques,  
Cosses déhiscentes noires du genêt  
Durant la visite d'Ezra Pound.

Dans l'abîme sucré de *noigandres*  
Pourquoi de si loin cherchaient-ils  
Dans une langue

Bolide le mot si ralenti  
Au spectre de chair peignée,  
Halte noire  
Parmi les boucles du temps.

Les érudits pensent maintenant  
Que *gandres* signifie *se garder* ou *se protéger*.  
Mon père employait ce mot à propos de machines  
Agricoles et de talus  
Et cela s'exprimait  
Par un mouvement du corps  
Que je ne retrouve pas  
En français – c'est la même énigme  
Que l'étrangeté de son nom *François Mazoffre*  
Calligraphié à l'encre violette sur le bois de sa belle  
Scie forestière. Voici comment bat,  
Ou bée

L'obscur de la parole.  
Et *noi*, dans la nuit se retourne,  
Dans le froissement arithmique des heures,  
Et des sueurs irraisonnées.  
Que les dieux nous gardent  
De l'ennui,  
Et de la fureur : une femme fait s'aigrir le lait.  
« C'est toujours la belle noiseuse »

*Une porte et Théodore Géricault :*

Quand la porte tourne  
J'attends l'or de son bruit si longtemps – J'en-  
Tends le buisson de hachettes du temps qui tranche en-  
Tre le dedans et le dehors. Je penche  
La tête vers l'espace

Qui se révèle

Et rien n'est là hormis l'air tordu.

Je passerai par le temps des portes  
Et des dieux à double sortie.  
Je retrouverai de l'autre côté de la porte l'espace  
Ridé par une main amicale  
Ou la majesté d'une peinture  
De débris anatomiques

Ou l'interrupteur

Qui n'est pas une main. Puis dans le noir  
Des codes, des tumeurs  
Et des lignes dans le pli des linges  
Postures suspendues, fragments  
Puis la muraille tremblante de l'air  
Humilité des manettes,  
Des poignées de porte,  
D'un avant-bras, d'une main, dans le froid  
Anatomique : beauté de l'inachèvement.

*Nicolas Poussin :*

Chameau d'où, chameau de vent,  
On te cherche dans *La visite d'Eliezer à Rebecca*.  
Dans cette version du Louvre  
Poussin a laissé tomber

Sans un pli

Le texte biblique.

Ils peuvent en débattre,  
Les académiciens, dont Philippe de Champaigne  
En buvant du rouge le soir à la chandelle  
En 1668 1675, 1682

Jusqu'à ce que le frère

De Charles Perrault meure  
D'un mal étrange pris  
En disséquant un chameau décédé de la ménagerie royale  
L'année 1694.

Claude Lévy-Strauss écrit que Poussin en peignit  
Une autre version  
Avec l'animal cette fois.

Je parlerai du chameau absent

Et lourd

Comme un bébé mort  
Que l'on jette dans les tempêtes de poil ras  
Pour apaiser l'étrange.  
Cette peinture ou ce texte seraient  
Un ciel de retable où,  
Au cours des siècles les graisses s'assiéent  
Et des nuées passent

Rebelles et si lentes, contre toute féerie.

*Pyrame et Thisbé :*

Le lecteur déchire (déchiffre) la trame de l'étoffe :  
Il ne sait plus si la pluie tombe aphone  
Sur l'absence de Pyrame et de Thisbé.  
Ne. Sait. Plus

Que le temps poudroie

En oblique sur les herbages maintenant  
Gris – Légèrement animés – comme  
Une épiphanie, ou le voile des couleurs  
Qu'à Rome l'on broie dans le mortier  
De Nicolas Poussin

Pour que ça passe

Dans l'objectif tragique, qu'elle passe  
La bavure

Infinie, et

Il n'y a plus de cri, de saison ni  
De circonstance. La lionne ne porte plus  
L'écharpe sanglante.

Ils dormiront

Dans le courant du bois. Dans le  
Cycle. Le bois conduit aussi fort bien  
L'inadvertance

Des armoires sauvages

Jusqu'aux bagages sonores

Des dieux parmi les lauriers pourpres.

## POSTURES DE NUÉES

Il tombe des parachutes de griffes  
Ou l'arrondissement des nuages  
La lueur orangée qui passe sous l'ardoise  
Justement avec ses raisons immanentes  
Pour que ses images s'accrochent  
À cette lisière des ruines et du jour.

Moi parlant parmi les morts parmi la  
Parole qui m'était courant d'air  
J'ai peur de dire  
Ce qu'il y a au fond phonétique de « dire »  
J'y ressens la terreur  
Lente d'un temps où parler c'était aussi  
Mâcher tristement des herbes  
Rétives et des racines obscures  
Au-dessous d'un ciel qui pouvait choir.

*L'histoire des poèmes :*  
L'histoire des poèmes  
C'est plus lointain  
                                  Dans l'arrière-temps

Et pourtant l'on s'y couche  
Près de la géante vache  
                                  Aux cornes  
Sonores de nuées

Comme en tétant le lait  
                                  On parle.

Je passais dans un texte : pissenlits et serpillières  
Trempés dans le jaune du chrome – sans guidon.  
Façon de parler les textes n'ont pas de couloirs  
Mais des coulures, les textes  
                                  Cascadent  
Sans qu'on le leur demande, c'est urolalique.

Les textes sont seuls.

Pourquoi les théologies ?

Pourquoi moi vais-je travailler à nouveau sur les lignes

Nouées : une histoire à affoler

Par l'embrayage d'un texte

Et son enchaînement

Au très prochain murmure

Dont nous sommes

Les bergers infidèles, et les bourreaux.

Le 6 juillet 1995, dans la lumière déjà automnale

Et la cuisine

Je me palpe la cuisse : elle n'est pas d'or

Comme dans les légendes antiques

Ni creuse comme les meubles hantés

Ma cuisse

Lentement s'étire sous l'ordre des nuées

Avant que l'autre

Ne la croise

Avec une audace de poule.

Toutes les deux résistent

Dans un vieux pantalon

De velours.

Une voix oblique comme la troisième nappe de fils

Parfois monte de leur froissement :

C'est un salut cordial

Ou bien

La pudique plainte de guérilleros tombés.

Oreilles, oreilles, ce sont sonnettes

De la dernière pluie, ni panées, ni lentes

Mais sanglantes

Dans la cuvette pleine de sang, ou la buvette

Où je bois l'oreille, ou l'oseille

Des sons c'est comme ça que se fait la poésie

